

Je suis venu ici pour disparaître, dans ce hameau abandonné et désert dont je suis le seul habitant.

Le soleil vient tout juste de s'effacer derrière la ligne de crête. La lumière s'éteint. En ce moment, je suis assis à quelques mètres de ma petite maison, face à un abrupt végétal. Je regarde le monde sur le point d'être englouti par l'obscurité. Mon corps est immobile sur une chaise en fer dont les pieds s'enfoncent de plus en plus dans le sol, et pourtant, de temps en temps, j'ai le souffle coupé, comme si je chutais assis sur une balançoire aux cordes fixées en quelque endroit infiniment lointain de l'univers.

Le ciel est traversé par les dernières hirondelles qui volent, çà et là, comme des flèches. Elles passent en rase-mottes au-dessus de moi, s'abattant tête la première sur de vastes sphères d'insectes suspendus entre ciel et terre. Je sens le vent de leurs ailes sur mes tempes. Je vois distinctement devant moi le corps noir, plus caréné et plus grand, de quelque insecte englouti par une hirondelle qui le suivait le bec grand ouvert en lançant des cris. Le silence est tel que j'arrive même à entendre le craquement de son corps qui continue à souffrir, broyé et démembré, dans le corps de l'autre animal qui remonte grisé dans le ciel.

Je reste encore un long moment assis là. La lumière disparaît progressivement, tout ce monde végétal devient de plus en plus sombre devant mes yeux. De tous côtés commencent à se lever les cris des animaux nocturnes, invisibles dans le feuillage noir.

Pas un signe de vie humaine.

Excepté, quand l'obscurité se fait encore plus épaisse et que les premières étoiles commencent à paraître, de l'autre côté de cette étroite gorge abrupte, sur une partie plus plane de la ligne de crête, incurvée au milieu des bois comme une selle, chaque nuit, chaque nuit, toujours à la même heure, cette petite lumière qui s'allume soudain.

« Qu'est-ce que ça peut bien être, cette petite lumière ? Qui peut bien l'allumer ? », je me demande tout en marchant dans les rues empierrées de ce petit hameau où personne n'est resté. « Est-ce que c'est une lumière qui filtre d'une petite maison solitaire dans les bois ? Est-ce que c'est la lumière d'un réverbère resté là-haut, dans un autre hameau inhabité comme celui-ci, mais de toute évidence encore relié au réseau électrique, qu'une simple impulsion allume toujours à la même heure ? »

On n'entend que le bruit de mes pas qui résonnent dans les ruelles, j'aperçois les marches de pierre d'un petit escalier sur le point de s'effondrer, la porte enfoncée d'une étable, les restes de toits en ardoise écroulés et recouverts de plantes grimpantes, d'où jaillissent les cimes de figuiers ou de lauriers poussés entre les gravats, deux abreuvoirs en pierre remplis d'eau, des portails à la peinture éblouissante et craquelée.

« Où je suis ? je me demande. Qu'est-ce que je vois ? Est-ce que cet endroit hors du monde que mes yeux voient existe vraiment ? Même si personne d'autre que moi, dans tout l'univers, ne sait qu'il existe, ne sait qu'en ce moment il y a un homme absolument seul qui déplace son corps parmi ces dépouilles de pierre sur lesquelles le tourment végétal des plantes grimpantes ne cesse jamais, ni le jour ni la nuit. »

Je descends une route étroite en pente qui mène à un petit cimetière. Quand il y a la lune, on voit distinctement, éclairé comme en plein jour par sa lumière spectrale, le talus de la petite route envahi par la végétation, les précipices d'où monte un bruit d'eau creusant son lit dans les antres sonores des montagnes imprégnées de pluie et dans les gorges, les hautes silhouettes des arbres qui se découpent sur le ciel. Il n'y a que la nuit, dans la lumière lunaire, que l'on comprend ce que

sont les arbres, ces colonnes de bois et d'écume qui s'élancent vers l'espace vide du ciel.

S'il n'y a pas de lune, il faut marcher à tâtons dans le noir, sous la bouleversante voûte céleste criblée de myriades d'étoiles inhabitées et d'autres effilochures de lumière.

Une nuit, alors que je descendais le long de cette même route, aussitôt après un tournant où l'obscurité est encore plus dense, j'ai entendu un léger bruit dans le feuillage. J'ai tourné la tête pour regarder. C'étaient deux blaireaux. Ils me fixaient de leurs yeux cerclés de blanc, comme réfléchissants dans l'obscurité. Je me suis arrêté de stupeur. Un des deux blaireaux a traversé rapidement la route, achevant un mouvement qu'il avait probablement commencé avant de me voir apparaître. L'autre s'est figé et a continué à me regarder fixement, terrorisé par cette présence humaine sur son territoire.

Je suis resté immobile moi aussi, pour lui donner le temps de traverser à son tour et de rejoindre le premier blaireau qui était déjà de l'autre côté. Mais il ne bougeait pas. Il continuait à me fixer de ses grands yeux cerclés de blanc, toujours sur le talus de la route, à découvert, tellement affolé qu'il ne parvenait même pas à se dissimuler dans le feuillage.

— Allez, je l'ai exhorté à voix basse. Traverse toi aussi ! Il y a quelqu'un qui t'attend de l'autre côté. Moi, je ne bouge pas, n'aie pas peur, je ne te ferai aucun mal.

Mais le blaireau ne bougeait pas. Je continuais à voir ces deux cercles blancs dans le noir. Alors j'ai fait quelques pas en arrière pour agrandir la distance entre nous et le rassurer. Mais on aurait dit qu'il était cloué sur place. J'ai reculé encore plus. Ça n'a pas suffi. Je suis remonté avant le tournant, pour qu'il ne me voie plus et qu'il se décide à traverser. Je me penchais pour regarder, de temps en temps, pour voir s'il s'était enfin décidé. Mais il y avait toujours ces deux grands cercles blancs et, au milieu des cercles, deux yeux brillants qui regardaient fixement vers moi, devinant ma présence dans l'obscurité.

Cette nuit-là, j'ai dû revenir en arrière jusqu'au hameau pour que le blaireau, entendant le bruit de mes pas qui

s'éloignaient de plus en plus, se décide enfin à rejoindre l'autre blaireau, qui l'attendait tapi dans le feuillage.

Cette nuit tout est noir, il n'y a pas de lune. Je marche le long de cette petite route en pente, jusqu'à un dernier tournant derrière lequel on voit subitement les lumignons d'un cimetière. Je descends encore plus, je regarde au loin cette petite galaxie de lumières dans le noir. J'arrive jusque devant le portail fermé. Je regarde de près les lumignons allumés devant les niches, à la couleur indéfinissable, entre l'orange et le rouge, qui palpitent intensément dans l'obscurité de cette nuit sans lune. « Il doit arriver de quelque part une impulsion électrique qui allume aussi ces lumignons..., je me dis. Mais comment se fait-il qu'il y ait un cimetière tout près de ce hameau inhabité? Qui peuvent bien être les gens ensevelis là-dedans, dans la terre et dans les niches? D'où peuvent-ils bien venir? Des hommes, des femmes, et même des enfants, je crois, à voir ces tas de terre plus petits que les autres et ces petites photos à peine éclairées par les lumignons... »

Je retourne chez moi, le long de la route noire, sous ce chambardement d'étoiles. À côté des abreuvoirs de pierre, sans doute sorti de sous une vieille grille en fer sous laquelle on entend l'eau gargouiller, j'aperçois un crapaud, à la silhouette trapue et sombre, qui fuit avec des bonds pesants au bruit de mes pas.

J'entre dans la maison. Je ferme le portillon, même s'il n'y a personne. Je bois deux verres d'eau dans la cuisine. Je monte le petit escalier en bois. J'entre dans ma petite chambre. Je me déshabille, je mets mon pyjama. J'entre dans mon petit lit, qui grince un peu quand je m'étends. Mes oreilles sifflent dans cette absence absolue de sons. Je reste un moment comme ça, les yeux grands ouverts dans le noir. Je ne saurais dire combien de temps. Je suis déjà sans doute entre veille et sommeil quand je crois percevoir des grincements provenant d'en dessous : des petits bruits secs, soudains, peut-être le bois des meubles et des tiroirs qui se contracte et se dilate dans le noir.

Je me lève. Je descends le petit escalier, je déambule un moment au rez-de-chaussée, j'allume la lumière pour vérifier que tout est à sa place et que personne n'est entré, même si je sais qu'il n'y a personne. Je vais même regarder dans les cabinets. Je tire la chasse d'eau, parce qu'il y a un petit écoulement causé par le flotteur qui n'est pas parfaitement en place et qui, dans le silence et dans l'obscurité de la nuit, semble amplifié.

Je retourne au lit. Je suis sur le point de me rendormir. Mais il y a d'autres petits bruits, qui viennent d'en haut, cette fois, dans l'espace entre le plafond et le toit. Car sous les tuiles ou le long de la cheminée se glissent des animaux parfois assez gros, pas seulement des oiseaux mais aussi des bêtes à quatre pattes qui marchent ensuite là-haut dans le noir, au-dessus de ma tête.

J'allume la lumière. Je descends à nouveau du lit. Je prends ma torche. J'appuie l'échelle contre le mur. Je monte. J'ouvre la trappe, toussant à cause de la poussière qui tombe. J'observe d'en bas cette zone sombre pleine de choses immobiles, de bouts de planches, de feuilles de cellophane presque pétrifiées sous un voile de chaux.

Je pointe la torche à droite et à gauche. Mais on ne voit rien, il n'y a pas d'yeux qui me fixent, éblouis, dans l'obscurité.

Je retourne au lit. J'éteins la lumière sur la table de nuit. Mais tout de suite après je me lève encore une fois, parce que je ne me souviens pas si j'ai fermé le volet en bois de la petite fenêtre. Je fais quelques pas, pieds nus sur le plancher. Je me penche un instant vers ces montagnes noires recouvertes de forêts. Je regarde une dernière fois cette petite lumière allumée de l'autre côté de la gorge, dans le noir.

« Qu'est-ce que ça peut bien être, cette petite lumière ? », je me demande encore.

Je ferme la petite fenêtre. Je me remets au lit. Peu après, je m'endors.

Ma journée commence tôt.

Je me lave. Je m'habille. Je vais ouvrir les fenêtres. Je regarde pendant un moment tout ce monde végétal immobile comme une apparition. La petite lumière n'est plus là. Il n'y a que ces montagnes recouvertes de forêts à perte de vue. Elles descendent à pic, creusées de grands ravins et de sillons que l'on entrevoit à peine derrière le voile épais du feuillage, comme un paysage primordial modelé à coups de pouce. On distingue seulement, en regardant fixement de ce côté-là, une minuscule surface plus claire qui émerge à peine des arbres.

« Ce ne serait pas une petite maison?, je me demande. Mais est-ce qu'on peut vivre là-haut, au milieu des bois? »

Je mange quelque chose. Je lave mon linge sale dans une bassine en plastique que je pose dans l'évier. Je vais l'étendre sur une corde tirée entre deux poteaux écorcés que j'ai trouvés au bord d'un sentier, quand je suis venu ici. Je lave la vaisselle une fois par jour, le soir, dans cette maison de pierre, dans le silence absolu qu'il y a tout autour.

En face, plus bas, sur l'à-pic recouvert de forêts, se dresse un châtaignier moitié vivant et moitié mort. Sa haute cime s'élève, nue et blanche, sur le vert des arbres, pétrifiée, tandis que le reste est un déchaînement luxuriant de feuilles. Il y en a beaucoup d'autres comme ça, des châtaigniers surtout, je crois. Certains sont presque complètement morts, et se découpent sur la forêt dans leur évidence spectrale. Mais, de quelque point de ces troncs fossiles, quand c'est la saison, partent deux ou trois branches chargées de bogues à se briser.

Parfois je m'arrête devant un de ces arbres et je le regarde.

— Mais comment on peut vivre comme ça? je lui demande. C'est impossible pour les hommes: ou ils sont vivants ou ils sont morts. Enfin, c'est ce qu'on croit...

Il ne me répond pas.

J'effleure de la main sa surface lisse, écorcée et pétrifiée. Et puis la partie vivante, recouverte de feuilles. J'imagine le fleuve de sève qui coule, tourbillonnant sous l'écorce, longeant la partie morte et puis se jetant dans cette nouvelle branche qui se tend vers l'espace, inventée par sa pression même.

Et il y a aussi, à certains endroits escarpés où le terrain s'est éboulé, des racines d'arbres vivants posées sur des affleurements de roche nue ou bien complètement hors de terre, tendues dans le vide. De gros arbres écrasés à leur base par un rocher qui s'étirent à même le sol et puis tordent leurs cimes vers le ciel. De petits troncs poussés les uns à côté des autres et puis englobés par un autre tronc. Des troncs qui montent comme des serpents le long d'arbres plus grands et qui s'entortillent à leurs branches. Et, tout près, des arbres mourants étouffés par les surgenons ou par le nuage du lierre et d'autres plantes grimpantes qui montent vers le ciel pour les envelopper dans leur étreinte mortelle. Des mousses et des lichens qui emmaillotent de leurs linceuls de velours et de verre des colonnes de bois penchées et de grosses pierres affleurantes. D'autres filaments végétaux comme des lianes sèches qui descendent de l'enchevêtrement des branches les plus hautes des arbres. Ou bien qui montent d'en bas, qui peut le dire, parce qu'on ne comprend pas bien où est leur origine, si c'est le sol ou la cime des arbres, ou peut-être aucun des deux, parce qu'il n'y a pas que le haut et le bas. Peut-être qu'ils naissent au milieu, dans l'air, pour ensuite exploser comme de petites structures végétales qui demandent la vie et qui demandent la mort. Et puis il y a tout ce sous-bois féroce et ces mille et mille formes végétales qui s'entrelacent et se combattent, déjà sous la ligne de la terre, dans les mille et mille radicules et dans les mille autres formes pressées par leur turgescence chimique et encore sans forme, qui jaillissent de la terre comme des armées avec leurs corps nus encore dépourvus d'écorce, et qui s'inventent leurs premières machines à respirer et à échanger avec l'atmosphère et commencent à grimper en un furieux

enchevêtrement muet de formes nées des graines portées par le vent ou par d'autres bombes qui pullulent dans le ventre pourri du monde, et qui entament leur lutte pour grimper vers le haut, vers la lumière.

« Pourquoi il y a tout ce sous-bois mauvais?, je me demande. Qui essaie d'envelopper et d'effacer et d'étouffer les arbres plus grands. Pourquoi toute cette férocité misérable et désespérée qui défigure toute chose? Pourquoi tout ce grouillement de corps qui tentent d'épuiser les autres corps en aspirant leur sève de leurs mille et mille racines déchaînées et de leurs petites ventouses forcenées pour détourner vers eux la puissance chimique, pour créer de nouveaux fronts végétaux capables de tout anéantir, de tout massacrer? Où je peux bien aller pour ne plus voir ce carnage, cette irréparable et aveugle torsion qu'on a appelée vie? »